

Epidémie et réchauffement climatique

Frédéric Malaval

lundi 29 mars 2021

(5 pages)

Alors que les mondialistes désignent le réchauffement climatique et l'épidémie de coronavirus comme les deux maux obérant notre avenir, l'étude des épidémies passées montre que ce réchauffement climatique paradoxalement nous protège d'une épidémie majeure, alors que tout est réuni pour que celle-ci survienne. L'épisode de la Grande Peste du XIVe siècle nous montre pourquoi.

On commence par une histoire drôle

En Russie, l'hiver 2020/21 est à l'origine d'une 'anekdot' amusante. Qualifié d'Armageddon, cet hiver a été particulièrement rigoureux. Les Russes ont réagi avec humour à cette situation en se désolant qu'il n'y ait cette année, ni Français, ni Allemands, pour que cela serve à quelque chose.

Chez nous, l'hiver fut clément. Les catastrophistes justifient leurs craintes d'un réchauffement général du climat sur ce constat. Effectivement, malgré quelques épisodes réfrigérants brutaux, réchauffement il y a. Les spécialistes discutent pour en connaître les causes. Elles sont multiples. Les plus connues sont l'activité solaire, l'ellipse de rotation de la terre, la circulation thermohaline, les éruptions volcaniques, les émissions anthropique, etc. Quiconque connaît la solution trouvée par Henri Poincaré à la problématique de l'intégration des trois corps connaît la réponse à cette question. On ne saura jamais. C'est une des manifestations de l'indéterminisme métaphysique s'étant imposé dans la philosophie du XXème siècle. En revanche, le constat est patent. Nous sommes dans une phase de réchauffement climatique. Et encore, aujourd'hui, celui-ci serait plus modéré qu'à l'époque de l'optimum climatique du Moyen Âge. Or, celui-ci fut suivi d'un âge sombre où guerres, famines et maladies s'enchaînèrent. La Grande Peste - ou Peste noire - de 1347 est dans toutes les mémoires.

De tous temps, des épidémies ont ravagé toutes les populations partout dans l'écosphère. Pourtant, quelques-unes marquent davantage les consciences que d'autres car leurs conséquences sont déterminantes pour le cours de la Vie en général, et de l'Histoire en particulier. Ainsi, la peste noire du XIVe siècle est inscrite dans nos mémoires européennes depuis des lustres. Elle aurait tué environ 30 % de la population avec des pics à certains endroits allant jusqu'à éradiquer totalement les habitants de bourgades entières. Les chiffres souvent cités sur la mortalité conséquente vont de 30 à 50 % de la population totale.

Ce phénomène était d'une ampleur inégalée. Les études ont abondé pour le décrire et tenter de l'expliquer. Pour l'écologue, deux faits saillants s'imposent. Le premier est que cette crise démographique du XIVe siècle a succédé à un âge d'or culminant au XIIIe siècle; le second est que cette alternance de félicité et d'infortune est parfaitement corrélée à ce que les météorologues ont identifié. L'âge d'or du XIIIe siècle correspond à un optimum climatique. À la stabilité politique de ces années succède une période violente dont la guerre dite de cent ans est la plus connue.

Sous le sunlight de l'Angleterre... (air connu)

De 1000 à 1300 ap. JC, il fait chaud en Europe. La productivité primaire des écosystèmes est très élevée. La vigne pousse en Angleterre. L'agriculture est florissante. La conséquence est une remarquable croissance de la population européenne. Pendant cette période, l'Europe est stable politiquement. Les guerriers sont occupés par les croisades; au Moyen-Orient majoritairement, mais aussi accessoirement en Europe de l'Est ou alors chez nous contre les cathares, par exemple. Sinon ailleurs, c'est calme. Alors, concomitamment à cette croissance démographique, cette époque est faste pour le commerce et ce que nous appelons maintenant la Culture. Le cœur du Moyen-Âge est le temps des foires, des cathédrales et des universités. C'est le temps de Saint Thomas d'Aquin rapprochant la foi hébraïque et la raison grecque à l'origine de la scolastique dominant la pensée de cette époque chaude. Une multitude de signes montre que tout va bien. L'homme de ces temps est un homme heureux dont le souci majeur est le salut de son âme. Il sait que la vie terrestre n'est qu'un court moment de son existence. Et puis, au début des années 1300, il commence à faire froid. L'agriculture périclité. Les corps crient famine. La disette est omniprésente car il y a trop de monde. Les historiens retiennent la date de 1315 pour pointer une famine particulièrement cruelle. Les corps sont donc fatigués.

En 1347, une épidémie décime une population européenne anémiée. Poussés par le froid dominant les steppes de leur Asie centrale, les Turco-Mongols font tomber la Russie kiévienne (1340-1350). Ces même Turco-Mongols, au sud, submergent les reliquats de l'empire romain et sidèrent définitivement Constantinople en 1453. Les mauresques ayant occupé la péninsule ibérique depuis plusieurs siècles repassent le détroit de Gibraltar pour se réfugier au chaud de l'autre côté de la Méditerranée. Chez nous, c'est la guerre de cent ans à l'origine d'une succession de conflits maintenant les populations à des niveaux démographiques très en-dessous de ceux de l'âge d'or d'antan. Ces modifications climatiques modifient à la hausse ou à la baisse la productivité primaire des écosystèmes et donc tous les cycles écologiques les ayant comme fondement. La Grande Peste apparaît alors comme un phénomène de régulation démographique consécutif au refroidissement climatique engagé autour de 1300. Ce sont des relations très documentées en Ecologie.

Bien sûr, il y a toujours eu des épidémies et il y a toujours eu des périodes climatiques contrastées où des périodes chaudes succèdent à des périodes froides, et réciproquement. Curieusement, les historiens éludent généralement cette dimension dans leur travaux. Pour un écologue, c'est pourtant évident. Les déterminants écologiques font l'Histoire. Toutefois, les événements engagés au XIVe siècle, compte-tenu de leur ampleur, ont été très étudiés, aboutissant à la conclusion que ce refroidissement climatique a impacté la dynamique des populations et provoqué des mutations civilisationnelles drastiques débouchant sur une sécularisation de la civilisation européenne, au même titre que le réchauffement des années 1000-1300 avait favorisé sa christianisation.

Alors que l'homme médiéval aspire à se préparer à la vie éternelle en construisant des cathédrales, en combattant les hérétiques, en respectant scrupuleusement les prescriptions de l'Eglise, le monde s'effondre. Le climat change. Froid, pluie, neige, vent détruisent de maigres récoltes. La famine est chronique. La Dominance doit se réorganiser. Le seigneur ne peut plus garantir son avenir sur un territoire s'appauvrissant de jour en jour. Alors, il doit guerroyer pour l'agrandir. Puis, sur des corps affamés et meurtris, la maladie s'installe. Est-ce cela la récompense divine pour avoir construit des cathédrales ? Les conditions sont réunies pour changer de civilisation. De cet homme médiéval émerge l'homme moderne dont nous sommes l'aboutissement.

Le 'Moi' n'existe pas

L'historienne Barbara Rosenwein résume cette mutation en montrant qu'au Moyen Âge « le moi n'existait pas ». L'auteur affirme que les médiévaux ne possédaient aucune conscience de soi, mise à part celle du groupe (das Allgemein). Leur vie était vouée à préparer le salut de leur âme. Puis, à la différence de ce personnage « corporatif », l'« individu » de la Renaissance était non seulement conscient de lui en tant que tel, mais il cultivait aussi l'« individualisme », cherchant à se forger une véritable personnalité, différente de celle de ses pairs. Descartes en affirmant « Cogito ergo sum » (Je pense donc je suis) figure parmi les philosophes ayant balisé ce cheminement.

Beaucoup d'auteurs ont montré que les germes de l'Homme moderne font leur apparition dans ce XIIIe siècle flamboyant où l'Homme médiéval triomphe. Les périodes prospères favorisent la réflexion. Comme aujourd'hui... En période de disette, c'est plus compliqué. On se contente de survivre.

L'Homme moderne, c'est nous. Alors que l'Homme médiéval avait rompu avec l'Homme naturel, sa relation avec Dieu le singularisant de la Nature, l'Homme moderne, lui, se singularise de Dieu, tout en restant en dehors de la Nature. L'Homme moderne a tué Dieu alors que l'Homme médiéval achevait la Nature. C'est à cette époque que l'élan et le bison disparaissent de l'Europe occidentale, par exemple. Comme l'ont dit avec dépit Jacques Monod et beaucoup d'autres, l'Homme est seul dans l'univers. Mais si il se croit seul, c'est qu'il se pense seul. Là est le postulat fondamental de la Modernité en rupture avec les postures religieuses animant le Moyen Âge et l'Âge naturel l'ayant précédé.

Aujourd'hui, les crises que nous connaissons obligent à s'interroger sur l'Âge dans lequel nous rentrons. Crise démographique, crise écologique, crise migratoire, etc., obligent à penser le monde de demain. Mais admettons que nous vivons un Âge d'or. Rien ne manque. Les malades survivent, les magasins sont pleins, les pauvres ont à manger, la violence est limitée, la famine est absente, les épidémies à l'étiage,... Tout va bien ! Le climat chaud actuel nous met à l'abri des famines, des guerres et des épidémies que l'Homme médiéval dut affronter dans un refroidissement général, rejetant alors ce qui animait ses aïeux. L'enchaînement fut implacable: 1315, grande famine; 1337, guerre de cent ans; 1347, épidémie de peste noire. Alors l'Homme moderne vivra pour lui, ici et maintenant. Et pour s'extraire de cette engeance, artificialisera la Nature.

Aujourd'hui, nous sommes ces hommes modernes, individualistes, matérialistes, laborieux, démiurgesques, etc. Là aussi, une multitude d'auteurs ont décrypté ces postures. Les plus ambitieux imaginant même l'apparition d'une nouvelle variété humaine sous la pression des mutations que l'homme moderne a provoquées. L'Homme transhumaniste est au climax de leurs perspectives. L'écosphère devient alors de fait une anthroposphère. Et pourtant, un jour ou l'autre, les facteurs naturels imposeront leurs déterminants biosociaux.

Des équations différentielles de premier ordre non linéaires pour comprendre

Depuis longtemps, les écologues ont établi une relation entre facteurs climatiques et dynamique des populations. Les noms les plus connus pour dater ces travaux sont Alfred James Lotka (1880-1949) et Vito Volterra (1860-1940). Leurs équations sont au fondement de toutes les études démographiques mettant en jeu une relation trophique; c'est-à-dire une relation où un organisme a besoin d'un autre organisme pour vivre, comme un lion a besoin d'un zèbre qui lui-même a besoin d'herbe. Ce modèle associant un consommateur à une ressource comme fondement de la dynamique des populations est très simple. Il associe deux équations différentielles de premier ordre non linéaires. Il est l'origine des modèles utilisés en épidémiologie comme les modèles SIR, SEIR et SEIR, par exemple, initiés peu après (1927) les contributions des deux sus-nommés (1925, 1926).

Concrètement, un climat favorable engendre une productivité primaire élevée; donc il y a plus de ces plantes dont les zèbres se nourrissent, voyant alors leur population croître. Les lions profitent de cette abondance en ayant plus de proies à leur disposition, et donc leur population augmente aussi. Au contraire, une mauvaise météo provoque une baisse de cette productivité primaire dont pâtissent en premier les zèbres comme consommateurs de premier ordre. Puis tout ce qui se situe au-dessus d'eux dans la pyramide écologique souffre alors. Comme super-prédateurs, les lions sont les derniers concernés au même titre que les humains dans toutes les contrées de l'écosphère.

Forcé de constater que cet enchaînement s'impose à lui, l'Homme moderne fait tout pour s'y abstraire jusqu'au moment où ces facteurs naturels acquièrent une dimension irrépressible. La peste du XIVe siècle est imputable à ces changements climatiques irrépressibles.

Tout est réuni actuellement pour que notre monde vive une épidémie majeure. Les virus n'y sont pour rien. Comme l'auraient affirmé Béchamp, Bernard ou Pasteur, - c'est selon- , « Le microbe n'est rien, le terrain est tout... ». Dans les pays riches, la population aborigène est âgée, nombreuse, concentrée dans des agglomérations où de surcroît se fixe une population immigrée allogène, certes plus jeune, mais dont les appareils immunitaires sont découplés de leurs territoires d'origine les ayant engendrés. Donc, toutes choses étant égales par ailleurs, ils sont plus fragiles que les aborigènes. Dans les pays chauds, les apports biotechnologiques des pays du Nord sont à l'origine d'une explosion démographique bien plus brutale que celle que connurent les territoires septentrionaux. Au bilan, il y a beaucoup de monde et beaucoup d'immunodépressifs... Il n'y plus qu'à !

En Europe, être jeune, blanc et bien portant, c'est mieux !

Ainsi sur le territoire européen de la France, la pyramide des âges de la population aborigène présente une forme en toupie avec une base très mince due à la dénatalité des boomers (1945-1965), les plus jeunes d'entre eux ayant encore souvent leurs parents dans la tranche d'âge des 80 et plus. Tout ce petit monde vieillit sans renouveler sa génération, compensée par l'arrivée ou la naissance depuis plus de 50 ans de migrants issus de climats étrangers au climat européen. Aujourd'hui, cette population immigrée est jeune. Quoique plus sensible que les aborigènes à la maladie, ils ne sont pas encore frappés massivement par les effets du vieillissement. Mais sauf ample remigration, ils seront demain plus sensibles à des pathologies que les populations aborigènes aujourd'hui. Au même titre qu'il est facile d'imaginer le futur d'une pomme lâchée du dixième étage d'un immeuble, demain, les conditions de réalisation d'une épidémie seront plus favorables qu'aujourd'hui. L'Ecologie nous l'enseigne.

Quand un système est confronté à une crise structurelle, il rentre en état marginal. Les conditions de stabilité des systèmes sont éligibles à une lecture thermodynamique reposant sur l'amplitude des fluctuations générées par l'entropie. Dans les écosystèmes artificiels septentrionaux, l'épidémie est une manifestation de cet état marginal. Il y en a d'autres, comme la guerre par exemple. Ce sont des phénomènes de régulation à vocation adaptative.

Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est animé par le Capital. Or, une crise majeure comme une famine, une guerre ou une épidémie pourrait remettre en cause son pouvoir et déboucher sur d'autres formes d'organisations sociales où il n'aurait plus cette position dominante. Des philosophes allemands d'entre-deux-guerres ont tenté d'éclairer cette perspective. Mais l'échec de la traduction politique de leurs visions a limité leur audience. Il l'avait toutefois annoncé; le capitalisme dans sa version cosmopolite, mondialiste et financière n'est pas viable. L'effondrement du taux de rendement du capital comme l'a annoncé Marx (le philosophe, pas le cuisinier...) en est le signe le plus manifeste.

Le Capital en panique

Se pose alors une équation difficile à résoudre pour le Capital. Comment se rendre nécessaire sans passer par l'étape 'crise' dangereuse pour son existence ? La solution trouvée est de créer de nouveaux besoins le rendant indispensable à leur réalisation. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'intégration de motifs écologiques, entre autres, dans sa dynamique. Cette écologie a vocation à créer une nouvelle économie reposant sur quelques dogmes fondateurs innovants nécessitant de nouveaux investissements pour la réaliser. Les fantasmes autour du véhicule électrique en sont une des expressions. Ainsi, le capital pourrait sortir de sa crise organique en retrouvant une utilité vertueuse alors que les mondialistes sont ébranlés par la crainte d'une épidémie majeure. Paradoxalement, cette épidémie ne se développe pas en raison de l'optimum climatique que nous vivons; optimum attribué de surcroît à un modèle économique reposant sur l'utilisation d'énergies carbonées que ce Capital entend limiter aujourd'hui. Or, c'est ce qui le protégerait.

Nous vivons un paradoxe. En associant réchauffement climatique et épidémie pour justifier de rompre avec une économie dont il ne tire plus aucun profit, le Capital se tire une balle dans le pied. C'est parce qu'il y a réchauffement que nous sommes justement à l'abri d'une épidémie majeure alors tout est réuni pour que celle-ci survienne. Or, ce réchauffement, selon la doxa mondialiste, est dû à notre mode de vie avec les énergies carbonées sur la sellette. Comment vont-ils faire ? Pour l'écologue, la réponse est limpide.

Il y a une doctrine politique pour réaliser cela: l'EcoHumanisme.

— — Fin du texte — —